

Urgences



Liminaire

Madeleine Gagnon

Numéro 29, octobre 1990

Éclats d'œuvre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025596ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025596ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gagnon, M. (1990). Liminaire. *Urgences*, (29), 5–6.
<https://doi.org/10.7202/025596ar>

Tous droits réservés © Urgences, 1990

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Liminaire

Cœuvre. Fragments. Corps total, unifié; corps épars, morcelé. Une singulière unité; une pluralité multiple. Un Dieu; des anges, des humains, des êtres, des choses. Un thème architecturé; des morceaux chaotiques, des débris, des rebuts.

Le thème de l'œuvre globale s'oppose-t-il à ses parties quand celles-ci n'atteindront jamais ni somme décisive, ni forme définitive ?

Pas vraiment.

Le thème de l'œuvre globale — Dieu y compris — est une construction abstraite branchée sur un fantasme d'unification (ou de réunion) des morceaux disparates.

Tous les sujets sont traversés un jour ou l'autre par ce fantasme. Un jour ou l'autre, façon de parler. Tous les sujets sont traversés tout le temps (de tous âges) par ce fantasme. Je suis constamment conviée par cette utopie, non seulement du rassemblement des pièces éparpillées, mais aussi de l'unification de l'univers chaotique en une œuvre totale — et infinie —, qu'elle soit de l'être ou de la chose.

Tous les sujets y passent, les écrivains comme les autres.

Comme les autres ?

Peut-être pas vraiment...

« Au commencement était le Verbe » qui vint mettre de l'ordre dans le chaos en créant une œuvre de mots : en donnant un nom à chaque être et à chaque chose.

Les écrivains sont pris dans les filets d'une double utopie (et d'un double fantasme). Non seulement l'écriture porte-t-elle, dans son ultime visée, le désir d'un sujet assumant avec jubilation son image unique (avec tous les morceaux recollés), mais elle comprend aussi — et porte en elle comme on porte un enfant — la promesse incessante de l'œuvre recréée, sur les traces mêmes des textes épars, œuvre de mots, tout aussi fantastique à regarder que celle aperçue dans le premier miroir et pour laquelle le regard qui jubile est non moins infallible.

Non moins infallible et tout aussi incertain.

L'œuvre se fabrique dans la croyance et se défait à chaque incertitude.

C'est dans le creuset du doute que se fond l'œuvre et que de ses restes un autre objet surgit.

On ne pouvait penser et rêver le fragment (et en faire sa raison même d'écrire) à l'ère des convictions inébranlables et des utopies prises pour des dogmes.

Nous avons pensé le thème de ce numéro à plusieurs, qui signent tous ici. Lancé comme une espèce de défi, nous avons vite réalisé que nous ne serions sans doute pas à la *hauteur du sujet*. Nous avons alors entrevu l'échec possible et fait notre miel de cette prémonition. Entre nous (et entre les lignes), nous savions au moins cette petite chose : chaque œuvre véritable est une somme d'échecs — mais une somme réussie — à reconstituer, en un tout indiscutablement structuré, les fragments insoumis.

Nous? Ce sont d'anciens étudiants devenus écrivains (le devient-on jamais? ne sommes-nous pas d'éternels étudiants?): Sylvie Gagné, Louise Larose, Simon Harel; ce sont d'actuels étudiants déjà écrivains: Louise Beauchamp, Jean-Marc Bélanger, Anne-Marie Clément, Danielle Grenier, Carmen Huet, Pierre Julien, Luc Lavallée, Johanne Lepage, Esther Loiselle; ce sont des écrivains qui, le temps d'un atelier au « Camp Félix », se sont pris de bonne grâce pour des étudiants: Jean Antonin Billard, Hélène Chassé et Paul Chanel Malenfant.

Et c'est aussi moi-même. Qui ose croire à l'œuvre, de temps en temps. Et qui, la plupart du temps, me déplace entre les fragments mus par le doux doute et la foi rêvée. Et qui l'écris dans des phrases, fragments achevés courant vers une langue unique: chef-d'œuvre atteint, ni dans le corps d'antan, ni dans le livre à venir.

Madeleine Gagnon